

**Edmondo De Amicis, *Un carrosse démocratique. Une année dans les tramways de Turin à la Belle Époque*, Traduction et annotations de Mariella Colin et Emmanuelle Genevois, Postface de Mariella Colin, Paris, Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École Normale Supérieure, 2020, 461 pages.**

En 2016 Mariella Colin publiait, aux Presses Universitaires de Caen, dans les « Cahiers de Transalpina », sa traduction du *Roman d'un maître d'école* d'Edmondo De Amicis, dont nous avons eu le plaisir de proposer un compte rendu dans le n°21 de la revue « Italies ». Cette année encore, elle nous offre, en collaboration avec Emmanuelle Genevois, de nouveaux moments d'agréable lecture avec la traduction d'un ouvrage insolite du grand écrivain turinois, « une espèce de roman en tramway » (ainsi l'auteur le qualifie-t-il) au croisement du journal de voyage, de l'étude sociologique, du recueil de mini-nouvelles et de *bozzetti*.

La « Note sur l'édition » nous apprend que *La carrozza di tutti* (titre original) fut publiée en 1898 chez l'éditeur Treves, et connut plusieurs réimpressions jusqu'en 1916 et au-delà, avant de connaître un temps de pénitence, en raison des idées socialistes exprimées par l'auteur dans ce reportage atypique. Or, récemment, s'est vérifié un nouvel intérêt pour cet ouvrage, puisqu'il a été republié en 2008 et 2011. La présente édition en offre la première traduction française.

C'est une délicieuse galerie de portraits que De Amicis nous donne à voir, dans le cadre spatio-temporel de la ville de Turin et de ses banlieues au cours des douze mois de l'année 1896, celui d'un voyage effectué à l'intérieur du moyen de locomotion urbain de l'époque, le tramway : non point le tramway électrique – dont l'installation allait commencer l'année suivante – mais des voitures sur rails tirées par des chevaux et guidées par de rudes cochers durs à la tâche. Douze mois, douze chapitres, qui se déclinent de janvier à décembre et juxtaposent des scènes et des moments d'une extrême variété dont la teneur est synthétisée par des sous-titres en en-tête des pages.

L'illustration de couverture – une photo en noir et blanc représentant la place Victor Emmanuel I de l'époque (aujourd'hui place Vittorio Veneto) – nous plonge d'entrée dans le réseau d'alors : la place, la rue, le pont sont sillonnés de rails qui se croisent, sur lesquels avancent, pour cette seule zone urbaine, pas moins de quatre tramways de la ligne du « Martinetto », tandis que se déplacent à l'entour dames en robes longues et messieurs coiffés de chapeaux.

Dans une postface à la fois synthétique et complète, Mariella Colin souligne d'emblée l'idéologie socialiste qui traverse ce livre au statut hybride, « entre récit de voyage et document humain », un voyage dont l'horizon est restreint à la ville de Turin et à ses habitants, observés depuis l'intérieur des voitures. Un projet fondé sur la constatation que, contrairement aux autres moyens de locomotion que sont le train ou le bateau, il n'y a pas de séparation entre les classes sociales, lesquelles, forcément, s'y côtoient. D'où le titre original, *La carrozza di tutti* – que les traductrices ont fort bien rendu par *Un carrosse démocratique*, une formule qui exprime idéalement l'idée d'un luxe que tout le monde ou presque peut désormais s'offrir (dix centimes le ticket). Un projet dominé par une idéologie qui ne s'édifie pas sur un programme ou une doctrine, mais « sur un idéal politique et moral supérieur qu'il [De Amicis] appelle 'l'Idée' », une « idée nouvelle de la société qui en changera l'organisation en en supprimant les maux », pour « le bien de tous », la paix et l'amour entre les hommes. Un reportage sur la « comédie humaine », « comédie plaisante de tous les jours », d'une infinie variété, où est soulignée la « fonction éducative » du tramway, pour les bourgeois comme pour les gens du peuple. Un reportage mené selon une « habile stratégie narrative » car l'auteur, amené à rencontrer plusieurs fois les mêmes passagers au fil des semaines et des mois, en fait de petits personnages à part entière et donne au lecteur le plaisir

de suivre leurs péripéties et leurs états d'âme, selon des descriptions et des remarques pleines de bienveillance.

Ce livre en effet procure au lecteur, surtout s'il connaît un peu Turin, le plaisir de parcourir la ville tout en effectuant un bond d'environ 120 ans en arrière, comme si la photo de couverture soudain s'animait. Et le voici, aux côtés de l'auteur, dans ces véhicules d'un autre temps, tirés par de robustes chevaux, carrosses fermés pendant la saison froide, « baladeuses » ouvertes à la belle saison, avec, outre des places assises pour une vingtaine de voyageurs, la plateforme extérieure sur laquelle s'entassaient ceux qui n'ont pas pu s'asseoir. Des véhicules qui sillonnent l'ensemble de la ville et vont même au-delà, dans la campagne avoisinante où commencent à se construire des « cités adolescentes ». Des véhicules nombreux – une centaine ! – qui se suivent et se croisent, d'où parfois le cocher doit descendre manœuvrer les aiguillages, où il n'y a pas d'arrêts fixes et où il suffit de faire un signe visible si l'on veut monter, ou de tirer vigoureusement une cloche si l'on veut descendre. Des véhicules si nombreux que parfois, aux croisements, se crée un embouteillage, difficile à résorber puisque les voitures ne peuvent sortir des rails dans lesquels les roues sont insérées. Des rails qui toutefois offrent aux voyageurs le confort d'une circulation lisse, sans cahots ni secousses. Et, tout autour, des piétons, des vélos, parfois si nombreux, notamment aux abords des campagnes, que l'auteur parle de « nuées de bicyclettes ». Des chaînes tendues, faisant office de passages à niveau, obligent de temps en temps le tramway à s'arrêter pour laisser passer un train. Des tramways qui circulaient toute l'année, y compris et surtout les jours de fêtes, où ils transportaient les promeneurs, le public des théâtres populaires et de l'opéra, les assidus des matchs sportifs du Sferisterio...

Et dans ces véhicules, un monde coloré, pittoresque, que De Amicis dépeint ou esquisse avec art, brio, humour, compassion..., donnant vie aux yeux du lecteur à des silhouettes variées, cocasses, touchantes, émouvantes : belles dames élégantes aux chapeaux abondamment fleuris, messieurs d'un certain âge aux cheveux teints, ventripotents désireux de prouver leur sveltesse en sautant gauchement sur la plateforme, petits couples modestes sincèrement amoureux, bambins joyeux éveillant maints échanges entre femmes de conditions différentes, parents tout fiers que l'on admire leur chère progéniture, lecteurs assidus de journaux commentant les événements du moment, telle la campagne d'Afrique, discrets voyeurs trop mûrs jouissant par les yeux des jeunes beautés auxquelles ils ne peuvent prétendre, etc. etc. C'est tout un monde qui soudain s'épanouit au fil des pages.

Comme le rappelle Mariella Colin dans sa postface, De Amicis met le lecteur au contact des membres du personnel de ces transports urbains, l'informant des dures conditions de travail auxquelles ils sont astreints : lever avant l'aube, retour chez soi à onze heures du soir, quand les enfants dorment, si bien qu'ils ne les voient que pendant les dix minutes de pause où l'épouse apporte sur place le repas de midi. Cochers contraints de supporter le soleil brûlant de l'été, et la neige en hiver, receveurs malmenés par les voyageurs, et tremblant, en cas de réclamations à la direction, à l'idée d'avoir une amende ou de perdre leur travail, contrôleurs courant le risque d'être roués de coups le soir, dans les faubourgs, parce qu'ils ont poliment fait une remarque (justifiée) à un voyageur indélicat.

Quel plaisir aussi pour le lecteur de voyager en pensée dans cette ville magnifique, de franchir le Pô, de traverser les places, puis la campagne aux couleurs changeantes d'un mois à l'autre, et de suivre les saisons à travers les tenues des voyageurs : déguisements du Carnaval, chapeaux fleuris des dames exubérants au printemps, tramways chargés de couronnes et de bouquets à la Toussaint, élégantes aux « plumes d'autruche et manchons de martre » en hiver, couples chargés de cadeaux et de victuailles le jour de Noël...

Ainsi le tramway, petit espace mobile, se transforme-t-il en « antichambre » d'amours illicites, lieu de rendez-vous galants, « salon », « petite école ambulante » où les différentes

classes sociales apprennent beaucoup l'une de l'autre, « école de courtoisie », « cabinet d'études », « salle de réception » où l'on s'échange des civilités, « cage volante ». Mais surtout « théâtre minuscule », où chaque scène est pour l'auteur l'occasion d'un « nouveau spectacle », l'opportunité de saisir les différents visages du « pantin humain ». Dans ce petit théâtre, où beaucoup sont des figurants, De Amicis met au premier plan une série de personnages qu'il rencontre régulièrement, qu'il appelle « ses acteurs », et dont le lecteur suit les apparitions et le cheminement au fil des pages. Des personnages appartenant à toutes les classes sociales et dont l'histoire connaît un semblant de dénouement. Le couple adultère finit par se séparer et retrouver le conjoint légitime, le jeune peintre qui cherche femme dans le tramway finit par la trouver, les modestes amoureux se marient et ont un enfant, les époux devenus heureux parents sur le tard ont la douleur de perdre leur adorable fillette, la mère qui croit son fils mort en Afrique apprend qu'il est vivant, un prétendu poète harcèle De Amicis afin de lui faire entendre un de ses sonnets (avatar des divers Trissotin de Molière !). Intervient également l'histoire personnelle du narrateur qui, ne se prétendant pas plus vertueux que ses personnages, se ronge pour un stupide malentendu advenu avec un très cher ami : remords de toute une année mais *lieto fine*, car le malentendu se dissipe à Noël, et l'amitié retrouvée se scelle d'une longue accolade.

Que de ressemblances aussi avec notre monde actuel, même sous les formes les plus inattendues. Qui pourrait imaginer aujourd'hui que l'intérieur et l'extérieur des tramways étaient tapissés des réclames les plus disparates, allant de l'abonnement à divers journaux aux bienfaits de l'hydrothérapie ; que certains réprouvent l'usage du tramway qui prive les gens de leurs marches quotidiennes et favorise l'obésité ; que d'autres sont hostiles aux fils électriques qui saturent l'air et sont à l'origine de troubles nerveux, d'idées extravagantes, de partis subversifs etc.

Impossible de faire un compte rendu complet des mille attraits de cet insolite et pétillant récit où l'auteur multiplie les réflexions à partir des personnes qu'il a côtoyées et des saynètes auxquelles il a assisté dans ce « petit panorama du monde à dix centimes », « théâtre de l'ambition et vitrine de la vanité », mais aussi lieu où il a rencontré des exemples de belle humanité, « une humanité privilégiée, une ville de Turin idéale ». Aussi le livre s'achève-t-il sur une rêverie de l'auteur, emporté par un tramway « vaste et élégant comme un salon » où pauvres et riches se seraient rapprochés, « les premiers en descendant, les autres en s'élevant vers un état moyen convenable ». Et le lecteur, tout en regrettant que l'année soit déjà écoulée et le voyage terminé, se prend lui aussi à en rêver...

Soulignons enfin qu'il est heureux que De Amicis bénéficie aujourd'hui de plusieurs traductions françaises récentes, comme le rappellent les « Références bibliographiques » rassemblées en fin de volume : *Le livre Cœur* en 2001 et 2005 (Éditions Rue d'Ulm), *Sur l'Océan* en 2004 (Payots & Rivages), *Souvenirs de Paris* en 2015 (Éditions Rue d'Ulm, cf. notre un compte rendu dans le n°19 de la revue « Italies »), *Amour et gymnastique* (Cent Pages) et *Le Roman d'un maître d'école* (Presses Universitaires de Caen) en 2016, *L'institutrice des ouvriers* en 2017 (« Transalpina »). À quand la traduction française d'un nouvel ouvrage du bon Turinois ?

Brigitte Urbani, Aix-Marseille Université